

LES CANADIENS DE L'OUEST

CHARLES DE LANGLADE

XI

Les Anglais s'emparèrent, après la guerre, de tous les postes de l'Ouest. Ils y envoyèrent en général des garnisons assez fortes, protégées par du canon, afin de faire respecter leur autorité parmi les coureurs de bois et les sauvages, qui ne paraissent guère disposés à les accueillir favorablement.

Ces postes, à l'exception de celui du Détroit, ne furent pas tous immédiatement occupés. Le fort de Michillimakinac, par exemple, ne reçut une garnison anglaise qu'en 1761, et il resta dans l'intervalle en la possession des Canadiens qui faisaient la traite dans cette lointaine région.

Le premier commandant anglais du fort fut le capt. George Etherington. C'était probablement un brave soldat, mais il ne paraît guère avoir été à la hauteur de cette position.

Peu de temps après son arrivée au fort, le capt. Etherington invita les principaux traiteurs français, qui demeuraient dans la contrée avoisinante, à venir prêter le serment d'allégeance, et conférer avec lui de certaines matières d'administration locale. Cette démarche était sage à tous égards. Elle était d'abord de nature à faire connaître les besoins de la situation au commandant, puis d'inspirer confiance aux Canadiens dans la politique de leurs nouveaux maîtres.

Augustin et Charles de Langlade acceptèrent l'invitation du capt. Etherington, et se rendirent à Michillimakinac, en compagnie de leurs femmes et enfants et de plusieurs esclaves Pawnee qui leur appartenaient. Ils saisirent cette occasion pour apporter à ce poste une quantité considérable de pelleteries qu'ils vendirent à gros profits.

Cette visite eut les meilleurs résultats. Le capt. Etherington reçut les Langlade avec une extrême bienveillance, et fit tout en son pouvoir pour se concilier les bonnes grâces d'hommes aussi influents. Comme preuve de son désir d'oublier les haines du passé, il continua même Charles de Langlade dans ses fonctions de surintendant des sauvages pour la division de la Baie-Verte et de commandant de la milice. C'était une double faveur à laquelle Langlade fut d'autant plus sensible qu'elle était tout à fait inattendue.

On a trouvé le permis suivant de résidence à la Baie-Verte parmi les rares papiers qui nous restent de Langlade :

« Michillimakinac, 13 avril 1763

« J'ai, ce jour, permis à MM. Langlade, père et fils, de demeurer au poste de la Baie, et j'ordonne en conséquence que personne n'interrompe leur voyage jusque-là avec leurs femmes, enfants, serviteurs, et leur bagage.

« GEO. ETHERINGTON,
« Commandant. »

XII

La conquête du pays était terminée, mais elle n'entraîna pas une pacification complète. Le feu mourant de la guerre se ralluma avec ses sinistres lueurs dans le Nord-Ouest, et mença pendant quelque temps de faire des ravages sérieux.

La plupart des tribus indiennes auxquelles le souvenir de la France n'avait cessé d'être cher, ne voulurent pas se soumettre aux Anglais, et elles organisèrent contre eux une immense conspiration qui faillit avoir un succès complet. Cette conspiration avait été habilement tramée par le plus grand guerrier que les sauvages aient produit, l'illustre Pontiac, ennemi juré des Anglais, que, dans la véhémence de son langage, il appelait des « chiens déguisés en hommes sous des habits tou-

jours teints de sang. » Elle consistait à s'emparer, par la force ou par la ruse, des forts anglais, à massacrer leurs garnisons ou les faire prisonnières, à capturer leurs armes et approvisionnements, bref, à chasser du pays ceux qu'ils avaient vaillamment combattus pendant trois quarts de siècle sous le drapeau de la France.

Dès les premiers jours de mai 1763, Pontiac réunit une force considérable d'indiens, venus de tous les points, et commença le siège du Détroit, le poste le plus important des *pays d'en haut*. Il tenta vainement de s'emparer de la place pendant douze longs mois ; après avoir épuisé tous les moyens d'attaque que le courage ou l'habileté pouvaient lui inspirer, il dut finalement lever le siège. Mais les tribus de l'Ouest, auxquelles il avait communiqué sa soif de vengeance, s'insurgèrent à leur tour et s'emparèrent presque toutes par la ruse des autres forts anglais, qui ne purent leur offrir qu'une faible résistance.

Comme Langlade se trouvait à cette époque à Michillimakinac, il crut devoir mettre le capt. Etherington au courant de la trame qui s'ourdissait contre les Anglais. A cette nouvelle, le commandant anglais fit mander Match-i-ku-is et quelques autres chefs sauvages qui paraissaient impliqués dans le complot, et s'efforça de sonder leurs desseins. Mais ils surent se dissimuler si adroitement qu'ils persuadèrent le capt. Etherington que la cause anglaise avait en eux les partisans les plus dévoués.

Langlade, mieux renseigné sur les véritables sentiments des sauvages, revint à la charge auprès du capt. Etherington pour lui recommander la plus extrême vigilance. Mais le commandant, ayant une foi aveugle dans la sincérité des protestations qu'il avait reçues, ne voulut rien entendre. — « M. Langlade, lui dit-il un jour, je suis las d'entendre les histoires que vous venez me raconter si souvent ; elles sont inventées par de vieilles femmes et ne sont pas dignes de foi. Les indiens ne sont pas hostiles aux Anglais et n'ont aucun mauvais dessein contre eux ; j'espère donc que vous ne viendrez plus m'importuner à ce sujet. » — « C'est bien, capt. Etherington, répondit Langlade, je ne viendrai plus vous importuner avec mes prétendues histoires de vieille femme, mais vous regretterez avant longtemps de n'avoir pas suivi mes conseils. »

Langlade ne fut pas seul à avertir Etherington du danger qui le menaçait. Un traiteur anglais, Alexander Henry, lui fit part des vagues rumeurs qui circulaient au sujet d'un soulèvement prochain de la part des sauvages ; mais il traita ses craintes de chimères. Un Canadien, du nom de Laurent Ducharme, lui ayant fait des représentations encore plus pressantes, il lui répondit par une fin de non-recevoir. Finalement, il menaça d'envoyer prisonnier à Détroit quiconque mettrait en doute la loyauté des indiens. Nous allons voir si son aveuglement lui coûta cher.

Fait singulier, les commandants des autres forts anglais, qui eurent à peu près le même sort que celui de Michillimakinac, furent presque tous informés du complot qui se tramait contre eux, mais ils s'obstinèrent à croire qu'il n'offrait aucun danger réel. Le major Gladwin, du Détroit, fut de ce nombre, et il eût pu fort bien, dès le principe, s'emparer des chefs du soulèvement et de Pontiac lui-même, s'il n'eût été profondément convaincu que cette conspiration était sans importance.

XIII

Ce fut à la fin de mai 1763 que l'on apprit à Michillimakinac le siège du Détroit par Pontiac. Cette nouvelle causa beaucoup d'émoi parmi les Ojibwas qui demeuraient dans l'île, et ils résolurent secrètement de lever la hache de guerre contre

les Anglais, à la première occasion favorable. Il n'y avait d'ordinaire qu'environ cent guerriers ojibwas à Michillimakinac, mais ce nombre se grossit considérablement en peu de temps par suite de l'arrivée de quelques-unes des bandes de cette tribu, qui habitaient généralement les bords du lac Michigan.

Si l'on en croit Parkman (1), l'âme du mouvement secret qui allait bientôt ensanglanter l'île des Esprits était Minnavavana, guerrier redoutable, que les Canadiens appelaient le *Grand Saulteux* (2). Minnavavana était en rapports réguliers avec Pontiac, et, comme lui, il brûlait d'assouvir sa haine contre les Anglais (3), qu'il détestait autant qu'il aimait les Français.

On peut juger des sentiments qui animaient ce chef sauvage par les paroles suivantes qu'il adressa à Alexander Henry, l'un des premiers traiteurs anglais qui se soient aventurés à Michillimakinac pour y faire le commerce des pelleteries :

« Anglais, vous savez que le roi Français est notre père. Il nous a promis d'agir comme tel, et nous avons promis en retour d'être ses enfants... Cette promesse, nous l'avons tenue.

« Anglais, c'est vous qui avez fait la guerre avec notre père. Vous êtes son ennemi, et comment pouvez-vous avoir l'audace de vous aventurer parmi nous, ses enfants ?... Vous savez que ses ennemis sont les nôtres.

« Anglais, nous sommes informés que notre père le Roi est vieux et infirme, et que, las de faire la guerre avec votre nation, il s'est endormi. Vous avez profité de son repos pour vous emparer du Canada. Mais son sommeil tire à sa fin. Je crois que je le vois déjà se réveiller et que je l'entends demander ses enfants, les indiens... Qu'advient-il de vous lorsqu'il se réveillera ? Il vous détruira entièrement.

« Anglais, vous avez conquis les Français, mais vous ne nous avez pas conquis. Nous ne sommes pas vos esclaves. Ces lacs, ces bois et ces montagnes nous ont été donnés par nos ancêtres. Ils sont notre héritage, et nous ne le livrerons à personne. Votre nation suppose que, comme les blancs, nous ne pouvons vivre sans pain, sans lard et sans bœuf ! Mais vous devez savoir que lui, le Grand-Esprit, le maître de la vie, a pourvu à notre nourriture dans ces grands lacs et ces montagnes couvertes de bois. »

La tempête que le terrible Minnavavana soufflait dans les esprits allait éclater de la manière la plus inattendue.

Le jour de l'anniversaire de la naissance du roi George, le 4 juin 1763, les Chippewas et les Sacs se rendirent au fort et proposèrent au capt. Etherington de chômer la fête par une grande partie de *bagattaway* ou de crosse. Les sauvages excellent dans ce jeu qui, depuis longtemps, est en vogue au milieu d'eux, et le capt. Etherington accéda volontiers à leur demande. Il était bien loin de soupçonner que ce jeu inoffensif cachait un complot terrible, car pour mieux dissimuler leur perfidie, les sauvages s'étaient livrés au même amusement durant les jours précédents.

A en croire les apparences, le 4 juin 1763 devait être un jour de grande fête à Michillimakinac. Le temps était magnifique, un soleil ardent répandait ses chauds rayons, et la nature, drapée dans son riche

(1) *Conspiracy of Pontiac.*

(2) D'après le Cap. De Peyster, commandant de Michillimakinac de 1774 à 1779, le chef de ce mouvement aurait été, au contraire, le farouche Match-i-ku-is, renommé par sa bravoure et sa cruauté.

(3) Ce chef sauvage fut toute sa vie l'ennemi juré des Anglais. Lorsque Jonathan Carver, l'auteur de *Travels through the Interior parts of North America in 1768, 1769, and 1770*, visita Michillimakinac, il fut présenté à Minnavavana, mais ce dernier refusa de lui donner la main et se contenta de lui répondre avec dédain : *Cawia nishishin*. « Les Anglais ne sont pas bons. » Le Grand Saulteux se rendit tellement odieux aux Anglais par la haine invétérée qu'il leur portait, qu'il fut poignardé quelques années après dans sa tente, près de Michillimakinac, par un traître.

manteau de verdure semblait, devoir ajouter à l'éclat des réjouissances. Les canons du fort faisaient entendre de temps à autre quelques salves bien nourries, et leurs bruyantes détonations allaient réveiller les échos les plus lointains du lac Huron. Les sauvages, revêtus de leurs plus beaux costumes, de leurs plus brillants plumages, se comptaient par centaines, et, à les voir, on les eut crus exclusivement préoccupés par l'issue de la lutte qui allait s'engager entre les deux tribus. Les Canadiens circulaient en grand nombre au milieu des enfants des bois, dont beaucoup leur étaient connus, en attendant le commencement du spectacle qui leur promettait des émotions plus qu'ordinaires.

La partie de crosse devait avoir lieu sur la grande plaine qui avoisine le fort. L'heure de la lutte arrivée, le capt. Etherington et le lieut. Leslie vinrent prendre place à l'extérieur du fort, à quelques pas de la porte, afin de mieux observer les mouvements des joueurs. Le premier semblait surtout s'intéresser à la lutte, car, selon sa promesse, il avait parié en faveur des Chippewas.

La partie de crosse se poursuivit avec beaucoup d'ardeur depuis le matin jusqu'à midi, sans que la victoire se prononçât en faveur de l'une ou l'autre tribu. Plusieurs fois déjà la balle avait été jetée intentionnellement en dedans des palissades du fort, puis leur avait été renvoyée par les soldats de la garnison. Mais comme Etherington désirait donner toutes les facilités possibles aux sauvages, il ordonna finalement d'ouvrir la porte du fort afin qu'ils allassent eux-mêmes chercher la balle (4). C'était justement ce qu'ils désiraient. Aussi ils ne tardèrent pas à lancer de nouveau la balle dans l'intérieur du fort en se ruant à sa poursuite. Leurs squaws, obéissant à un mot d'ordre, se précipitèrent aussi en dedans des palissades, afin de leur donner les tomahawks qu'elles tenaient cachés sous leurs couvertes.

Ce fut le signal du massacre. Les sauvages commencèrent alors à faire entendre leurs terribles cris de guerre, puis à égorger tous les soldats qui leur tombèrent sous la main. Ceux-ci, désarmés pour la plupart, s'étaient groupés sans défiance près de l'enceinte du fort afin de pouvoir mieux suivre les péripéties de la lutte. Le lieut. Jarnet se défendit comme un lion. Pressé de tous côtés par cinq sauvages, il leur disputa vaillamment sa vie avec son épée seulement pour arme, et ce n'est qu'au trente-sixième coup de casse-tête qu'il alla rouler sur le sol ensanglanté. Furieux de sa courageuse résistance, les sauvages lui coupèrent la tête et la promenèrent triomphants.

Le nombre des victimes s'éleva à dix-sept, y compris un traiteur anglais du nom de Tracy. Les autres soldats furent faits prisonniers, et cinq d'entre eux furent subseqüemment massacrés.

Langlade fut témoin des horreurs du carnage, mais il ne put rien faire pour l'arrêter. Dans l'état de surexcitation où étaient les sauvages, c'eût été s'exposer à une mort certaine que de vouloir seul prendre fait et cause pour les Anglais.

Le capt. Etherington et le lieut. Leslie échappèrent heureusement au sort de leurs malheureux compagnons. Comme ils se trouvaient à l'extérieur du fort lors du massacre, les sauvages s'emparèrent d'eux, les dépouillèrent de leurs habits puis les entraînaient dans les bois, dans le but sans doute d'en faire un mauvais partis. Après quelque

(4) Ce détail que nous empruntons au mémoire de Grignon n'est pas corroboré par les autres relations du massacre de Michillimakinac. Si l'on en croit ces dernières, les portes du fort auraient été ouvertes dès le matin, et les squaws seraient allées s'installer d'avance en dedans des palissades avec les armes qu'elles tenaient cachées. Quoi qu'il en soit, Etherington semble avoir négligé les mesures de précaution les plus ordinaires, en ouvrant ainsi les portes du fort à des sauvages, dont il aurait dû se défier, après les nombreux avertissements qu'il avait reçus.